

SEXE, DROGUE ET LITTÉRATURE

— Sentimental —

ROMAN

**SEXE, DROGUE ET
LITTÉRATURE**

Maksim VASILJEVIC

ECHO Editions
www.echo-editions.fr

Toute représentation intégrale ou partielle, sur quelque support que ce soit, de cet ouvrage, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayant cause, est interdite (Art. L 122-4 et L 122-5 du Code de la propriété intellectuelle).

Le Code de la propriété intellectuelle du 1er juillet 1992 interdit en effet expressément la photocopie à usage collectif sans autorisation des ayants droit. Or cette pratique s'est généralisée notamment dans les établissements d'enseignement, provoquant une baisse des achats de livres, au point que la possibilité même pour les auteurs de créer des œuvres nouvelles et de les faire éditer correctement est aujourd'hui menacée.

Direction Artistique : Émilie COURTS

Photo de couverture : EC Média

© ECHO Editions

ISBN : 978-2-38102-432-5

À lire avec un peu de vin, d'amour et de sprezzatura.

1. LA VILLE LUMIERE

Paris, il est 11 h 37 à ma montre. La ville est déjà bruyante et noire de monde. Tellement différente de celle de mon enfance, son parfum me transperce et suscite l'émoi, pourtant je ne sais pas si je la reverrai un jour. Paris, la ville des amoureux, n'est qu'une chimère. À côté, la campagne sait se montrer plus romantique. On peut y trouver un certain romantisme si l'on choisit bien les quartiers. La plupart du temps, elle est sale, impolie, violente et insaisissable. Pourtant, durant mes deux années passées dans cette ville, j'ai choisi de ne voir en elle que plaisir, luxure, ivresse et bourgeoisie. Il faut reconnaître que quand on a un appartement avenue Foch, il y a pire comme vie et il n'y a pas matière à se plaindre. Mon café à la main, je regarde de haut ces individus qui déambulent dans ma rue. Tiens, cet homme qui embrasse sa femme en sortant de chez lui va peut-être voir sa maîtresse. Sûrement beaucoup trop lâche pour dire à sa compagne qu'elle ne le satisfait pas. Avec les années, elle deviendra aigrie, c'est ainsi que naissent les femmes mal baisées, et au pire, elle commettra un crime passionnel, mais je ne serai plus là pour le voir. Ma valise est à côté de la porte, mon appartement est vidé de ses meubles, mais chargé de

souvenirs. Je m'apprête à partir, à partir loin de cette ville.

Dans la vie d'un homme, il y a un âge, vers quatorze-quinze ans, où il pourrait faire l'amour à n'importe qui sans se sentir prêt émotionnellement. Ensuite, il développe son aspect sentimental vers vingt ans, puis rapidement il mélange sexe sale et amour propre. Après... Après, je ne sais pas. J'ai vingt-six ans et je mélange désir, passion et amour. Je suis donc arrivé dans la fameuse «ville des amoureux» dans la confusion. Ici, il n'y a que des histoires de collègues, des drames, des orgies, des cœurs brisés. En somme, cette ville est un open-space géant où tout va très vite. Un jour, vous êtes heureux, mais le lendemain, peut-être pas.

11 h 50, il est temps que je parte. Je passe devant ma boîte aux lettres une dernière fois pour me rappeler que je ne suis que la catin de l'État. Je prends les derniers courriers qui croupissent depuis un mois. Tiens, une lettre d'un de mes clients :

Cher Alexandre Musa, merci pour votre précieuse aide lors de la conception de notre dernière collection. C'est avec un vif intérêt que nous aimerions renouveler notre collaboration. Nous vous invitons également à notre prochain défilé pour présenter notre collection automne-hiver au Palais de Tokyo le 23 septembre.

Nous vous remercions et bla-bla-bla. Ohhh, quel dommage, c'est déjà passé, puis de toute façon, ce n'est pas comme si j'y serais allé. Voilà comment je gagne ma vie, en collaborant avec des marques pour les aider à trouver les tendances et développer leurs collections. Côtoyer l'élite parisienne et le monde de la mode me permet de mener une vie paisible, d'entrer dans les soirées privées de la capitale, de rencontrer des stylistes, directeur artistique et des mannequins. Des individus en apparence intéressants, mais qui au fond sont d'un ennui mortel. Enlevez-leur les mots «prochaine collection», «fashion week», «ma beauté», et ils ne sauront plus construire une phrase correcte. J'adore la mode, mais je hais les gens qui y travaillent.

Ce milieu est rempli de bobos parisiens. Vous savez, ces personnes qui se sentent moralement supérieures. D'ailleurs, permettez-moi une parenthèse qui n'en est pas vraiment une : comment faites-vous pour coucher avec ces gens ? Eux qui ont tout reçu depuis leur naissance ne sauraient donner du plaisir, et l'idée même de vous faire jouir leur échappe. Si vous n'êtes pas satisfaites de la prestation, cela leur importe peu. La moitié des femmes sont passées par leur lit avant vous et l'autre moitié est déjà en train de toquer à la porte. Les bobos parisiens représentent une majorité dans la capitale. Ils pensent tout savoir mieux que quiconque, se considèrent comme spécialistes dans tous les domaines, connaissent beaucoup de monde et surtout, ils prétendent avoir le monopole du bon goût. Ne vous

avisez jamais de les contredire, sinon vous serez pris dans un dialogue de sourds. Ils utilisent quelques anglicismes pour paraître ouverts sur le monde. Ne soyez pas surpris si vous entendez un jeune homme mal rasé, vêtu d'une chemise blanche achetée dans une boutique de fast-fashion et d'un costume thermocollé dire : « Salut babe, j'ai un after-work après mon meeting, on se call plus tard, bye ». Alors que je me dirige vers la gare pour prendre mon train sans retour, j'en croise des dizaines. Ces gens ne me manqueront pas. À vrai dire, cette ville ne me manquera pas du tout. Je ne vois plus aucun charme en elle, c'est comme si le jardin d'Eden avait été ravagé par les flammes. Seuls l'alcool et la drogue me permettent de la trouver séduisante. Donc, la prochaine fois que vous croisez un junkie dans les rues de Paris, enviez-le et gardez à l'esprit qu'il voit Paris sous un angle dont vous ignorez totalement l'existence.

En chemin, je me retrouve contraint de prendre le métro. Oui, je le considère comme une obligation. Entre marcher vingt minutes sur les trottoirs pleins de pisses de Paris et prendre le métro, je ne vois aucun dilemme. Mes chaussures de chez Septième Largeur méritent mieux que d'être souillées par les rues de Paris. Je pénètre donc dans une station de métro qui, au fil des décennies, s'est transformée en une véritable bouche d'égout. Soudain, je suis frappé par un syndrome de Stockholm. Je m'assieds sur un banc anti-SDF pour me rappeler que la « Ville lumière » a perdu de son humanisme rayonnant et je laisse passer ainsi trois ou